

Études d'histoire religieuse



Marie-Pier Luneau, *Lionel Groulx. Le mythe du berger*,
Montréal, Leméac, 2003, 226 p., 24 \$

Pierre Trépanier

Volume 70, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006686ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006686ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trépanier, P. (2004). Compte rendu de [Marie-Pier Luneau, *Lionel Groulx. Le mythe du berger*, Montréal, Leméac, 2003, 226 p., 24 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 70, 131–134. <https://doi.org/10.7202/1006686ar>

deux groupes et pourquoi ils se croient également investis d'une mission morale dictée par Dieu. Le rôle de la religion dans les deux idéologies est en effet déterminant, mais aussi très différent. Ce chapitre, sur lequel repose toute l'originalité du travail de Lacombe, démontre l'incompatibilité entre les deux visions de la nation, notamment sur les responsabilités du Canada face à l'empire. La conclusion reprend essentiellement les mêmes thèmes et s'avère donc en partie redondante. Elle aurait d'ailleurs mérité d'être un peu resserrée.

Le choix d'utiliser les textes de Henri Bourassa pour éclairer l'ambition nationale est justifié, Bourassa étant en effet le principal penseur de cette idéologie. L'auteur aurait cependant dû être plus prudente dans la présentation de son analyse. Trop souvent, elle inclut l'ensemble des Canadiens français dans la démarche proposée par Bourassa et oublie ainsi de nuancer ce qui apparaît ici, fort malheureusement, comme un monolithisme idéologique du Canada français. Depuis quelques années cette idée de monolithisme idéologique a pourtant été battue en brèche par plusieurs chercheurs. Lacombe ne semble pas avoir été très influencée par ces travaux. De plus, il est loin d'être évident que tous les Canadiens anglais adhèrent à la position impérialiste, certains ayant plutôt été attirés par la vision « bourassiste » du Canada. Il est toujours étonnant que cette façon de trancher entre Canadiens français et Canadiens anglais soit encore utilisée. L'utilisation même du terme « national » opposé à « impérial » pourrait aussi être discutée, les tenants de « l'ambition impériale » proposant aussi une vision nationale du Canada. Ce livre offre néanmoins une lecture fort intelligente et très structurée de deux idéologies qui proposent une approche différente de « la maturité nationale » du Canada. Si le lecteur ne perd pas de vue que la dichotomie entre les « deux peuples élus » n'est pas aussi radicale que l'auteur ne le laisse paraître, la comparaison faite entre les deux « ambitions » apporte un éclairage intéressant à l'histoire politique et idéologique de cette époque.

Dominique Marquis
Chaire de recherche du Canada en
histoire du livre et de l'édition
Université de Sherbrooke

Marie-Pier Luneau, *Lionel Groulx. Le mythe du berger*, Montréal, Leméac, 2003, 226 p., 24 \$.

Solide et vraiment utile, cette étude de sociologie de la littérature enrichit notre connaissance de Lionel Groulx et de la vie intellectuelle au Québec. Elle s'inspire des travaux d'Alain Viala sur les stratégies d'écrivain. L'auteur est une construction sociale, qui dépend pour beaucoup des efforts déployés

par l'écrivain lui-même, tantôt consciemment, tantôt inconsciemment. En observant les facteurs externes à l'œuvre, on peut reconstituer et expliquer cette construction. Deux modèles s'opposent : la stratégie de la réussite et la stratégie du succès. La première se ramène à une lente et prudente accumulation de capital symbolique, qui assure une position d'influence stable. Il s'agit de livrer une cour assidue à un public restreint, composé des grands agents de l'institution littéraire et des puissances sociales. La seconde tranche par son audace. Elle vise la conquête d'un vaste public et de succès éclatants, qui se traduisent par des gains accélérés de notoriété et d'argent. Moins dépendante que l'autre des institutions, elle veut leur arracher une consécration. Mais l'inconstance du public, les effets de mode, l'évolution sociale rendent ses acquis relativement fragiles. Pour parer les coups du sort, l'écrivain du succès doit soit se renouveler dans un champ littéraire en mouvement, soit se convertir, tôt ou tard, à la stratégie de la réussite.

Le Mythe du berger applique cette problématique et cette méthode à un vaste corpus documentaire où se révèlent l'action de Groulx et son discours sur lui-même en tant qu'auteur. Sa correspondance avec plus de 400 agents du champ littéraire fournit l'essentiel de la documentation. Les résultats de l'analyse sont confrontés avec les articles où Groulx soigne sa publicité sous le couvert de pseudonymes et avec ses mémoires, où il pose pour la postérité et où il corrige le récit de son itinéraire au pays des lettres. Cette comparaison trahit les divergences entre le faire et le dire. De la sorte, se trouve placé en pleine lumière le discours mythifiant, mis au point par Groulx lui-même avec la complicité de divers groupes et individus, grâce auquel s'est imposée l'idée de sa mission de berger ou de guide de la jeunesse d'abord et de la nation ensuite.

Ce discours constitue une partie intégrante de la stratégie du succès que Groulx a poursuivie et à laquelle appartiennent aussi les démarches concrètes où se reflètent son dynamisme et son esprit d'entreprise. Telle est la conclusion de cette thèse apprêtée en livre : Groulx a été un écrivain du succès. Et le succès, il l'a connu et savouré plus que sa modestie d'auteur – denrée toujours suspecte – ne veut l'admettre. L'étude souligne la cohérence de sa carrière, non sans exagérer la constance de sa pensée. Ce n'est que dans les deux dernières décennies de sa vie que sa stratégie atteint ses limites. Groulx n'a pas assez évolué dans une société travaillée par la modernité laïque. La jeunesse lui échappe. Dans sa longue vie, il a vu l'apparition de l'éditeur professionnel révolutionner le monde québécois des lettres. Fini le temps où il fallait assumer soi-même tous les rôles. L'adaptation de Groulx à ces nouvelles conditions n'a pas été parfaite. Il a senti céder son emprise sur l'instance critique. Il s'est replié sur l'ouvrage savant, oubliant que ce genre ne peut commander les tirages du roman ou de la polémique. Son public de naguère l'abandonne en même temps que,

paradoxalement, les éloges officiels lui sont prodigués. Face au changement, la stratégie du succès appelle une plus grande mobilité dans le champ littéraire ou, à défaut, un ralliement en temps opportun à l'autre stratégie. Il semble que les fortes convictions de Groulx ne lui en aient pas laissé le loisir, sauf peut-être quand il était trop tard. Ce n'est pas clair : « Groulx a changé sa stratégie textuelle sans modifier sa stratégie d'écrivain » (p. 209) ; « il change de stratégie d'écriture sans modifier complètement sa stratégie d'écrivain » (p. 203) ; « il ne reste plus à l'écrivain qu'à modifier sa stratégie, même s'il n'y consent qu'à regret, à la toute fin de son parcours » (p. 167). Souplesse insuffisante ou trop tardive, dont la rançon est l'amertume. Mais l'écrivain, rivé jusqu'à la fin à sa table de travail, incrimine plutôt la frivolité des générations d'après-guerre, les tourbillons de l'hédonisme et surtout les méfaits des mauvais bergers.

Cette remarquable étude a beau avertir que son point de vue est extérieur au texte de l'œuvre, elle est loin de s'interdire les jugements esthétiques catégoriques. Tout en affirmant ne pas s'occuper de sa valeur intrinsèque, elle en médite. Elle se refuse à admettre que Groulx s'est hissé au rang des grands prosateurs ; que ses mémoires sont un des livres les plus importants de la littérature québécoise, pour la forme comme pour le fond, et que son *Histoire du Canada français depuis la découverte*, devenu un classique, se compare avantageusement aux synthèses constamment rééditées de Jacques Bainville ou de Pierre Gaxotte. De même, elle ne dit pas assez que le succès de Groulx ne dépend pas uniquement de son activisme de promoteur de soi-même, mais qu'il provient aussi de la rencontre entre, d'une part, la force et la séduction de ses idées et, d'autre part, les attentes de l'entre-deux-guerres. Il faudrait en outre distinguer entre les forts tirages et l'influence intellectuelle. La stratégie littéraire paraît mieux rendre compte des succès de librairie que du rayonnement d'une œuvre particulièrement prégnante. Enfin, il convient de prendre davantage au sérieux le catholicisme de Groulx, inséparable du sens de la mission personnelle et de la conception de la fonction d'intellectuel comme une vocation, dans l'acception religieuse du terme, c'est-à-dire comme un appel divin.

Ce petit livre se laisse lire avec plaisir. On n'y sent guère la thèse universitaire. Si on déplore l'absence d'un index, on se réjouit que les notes aient été commodément disposées au bas des pages. Mais la toilette du texte a été un peu bâclée. On attendrait d'un professeur de littérature plus de correction : « [...] après avoir scruté èa [*sic*] travers ses plus anodines paroles par la lorgnette de la stratégie du succès, je serais tentée d'avancer [...] » (p. 211) ; « Lionel Groulx a traversé le XX^e siècle sans que sa pensée change d'un iota de sa pensée » (p. 210) ; « le sage échappe les rênes » (p. 204) ; etc. On prend rarement en défaut son érudition. Pourtant Lantagnac, « ce catholique d'intègre conscience », n'épouse pas une « anglophone protestante »

(p. 83), mais une « jeune Anglaise convertie » (*L'Appel de la race*, 1922, p. 17-18). Il n'empêche – et c'est là l'essentiel – que la démonstration est rigoureuse et convaincante. Le cas de Groulx permet de voir « le travail de l'écrivain comme tout autre travail, c'est-à-dire comme une activité insérée dans un contexte social » (p. 14). La lecture de ses mémoires à la lumière de la théorie de Viala et leur rapprochement avec sa correspondance mettent à nu son double discours stratégique. La sincérité comme le cœur a ses intermittences et ses mystères. Quel auteur peut lui lancer la première pierre ? Il faudrait élargir l'enquête à la corporation des historiens, dont bien peu doivent s'abstenir, par souci de la vérité, de s'écrier à cet égard : « Lionel Groulx, mon frère ! » On pourrait commencer par Marcel Trudel et ses *Mémoires d'un autre siècle*. Et si nous échangeions nos anecdotes, chers collègues ?

Pierre Trépanier
Département d'histoire
Université de Montréal

Olivier Marcil, *La raison et l'équilibre. Libéralisme, nationalisme et catholicisme dans la pensée de Claude Ryan au Devoir (1962-1978)*, Montréal, Les éditions Varia, 2002, coll. « Histoire et société », 291 p., 25 \$.

Premier ouvrage sérieux sur la pensée de Claude Ryan depuis la parution du livre d'Aurélien Leclerc en 1978, l'étude d'Olivier Marcil est fort bienvenue. En effet, si Ryan est souvent interviewé par les chercheurs et journalistes à titre de témoin de la deuxième moitié du XX^e siècle québécois, rares sont les études consacrées à cet intellectuel qui, depuis son entrée au journal *Le Devoir* en 1962, a consacré sa vie à penser le Québec. La matière est pourtant abondante : dix-sept années de militantisme catholique, quinze années de journalisme, seize années de vie politique active et une masse de documentation impressionnante, comprenant 3 000 éditoriaux et articles, des centaines de conférences et discours et une quinzaine de livres publiés. Ce membre important de l'intelligentsia québécoise a été de tous les grands débats de l'après-guerre.

Bien faite et bien documentée, cette analyse de discours est tirée d'un mémoire de maîtrise fort réussi. L'auteur centre son étude sur trois principaux piliers de la pensée de Claude Ryan : le libéralisme, le nationalisme et le catholicisme. Il suit l'évolution de la pensée du directeur du *Devoir* sur plus de quinze ans. Partant de l'hypothèse que Ryan est un modéré, tout à la fois un libéral et un nationaliste, un partisan de la catholicité et de la laïcité, Marcil démontre, au fil de son analyse, qu'il est possible de concilier ces dimensions jugées le plus souvent antagonistes. Il s'agit ici d'un concept novateur et intéressant, qui va à l'encontre de l'analyse du nationalisme